

ainsi nous jugeâmes que c'était l'effet de la marée. Cette observation confirmait celle que l'on avait faite précédemment à l'autre extrémité de l'île, mais alors nous pensions que cet effet était produit par le vent. »

Mackenzie côtoya pendant quelques jours la terre aux environs de l'île des Baleines; nulle part il n'aperçut les Eskimaux, mais il rencontra en divers endroits leurs huttes, leurs ustensiles, des débris de leurs traîneaux et de leurs canots, faits en côtes de baleines. On vit quelques petits sapins sur les bords du fleuve et dans les îles; ce qui surprit beaucoup Mackenzie, puisque tout annonçait que dans ce canton la terre ne dégelait jamais à plus de cinq pieds de profondeur. Les oies sauvages étaient très-communes; on tua des rennes. Les groseilles et d'autres petits fruits abondaient dans les vallées et les plaines, surtout dans les lieux bien exposés.

Le 19 on s'aperçut que le dernier guide s'était évadé, ce qui ne surprit pas Mackenzie; mais il fut étonné de ce que ce sauvage n'eût pas emporté une peau d'élan qu'il lui avait donnée pour se couvrir; quoiqu'il fit très-froid, il s'en alla avec sa camisole. Il avait toujours été fort bien traité, et pourtant il craignait qu'on ne le retint dans l'esclavage.

Cependant le temps devenait plus froid, les

brouillards étaient fréquens et épais, les provisions diminuaient; en conséquence Mackenzie, satisfait d'être arrivé jusqu'à la mer, commença le 21 son voyage pour remonter le fleuve et retourner au sud. Le soir on aborda le même endroit où l'on avait campé douze jours auparavant.

Des Indiens ne tardèrent pas à arriver, le frère du dernier guide ne le voyant pas, s'informa avec beaucoup de chaleur de ce qu'il était devenu. Les réponses qu'il reçut ne purent le satisfaire, tous ses compagnons partagèrent son inquiétude et eurent l'air d'adresser de vifs reproches à la troupe de Mackenzie. Cependant le frère du guide fut calmé par le don de l'arc et des flèches de celui qu'il avait l'air de tant regretter.

Les gens de Mackenzie se couchèrent; quant à lui il resta debout afin d'avoir l'œil sur ces sauvages, ce qui les surprit; mais leur étonnement fut bien plus vif lorsqu'ils le virent écrire. Ils essayèrent de dérober de la viande que l'on avait mise dans une chaudière. C'était la première fois qu'ils cherchaient à voler. Peut-être ce peuple pense-t-il que les alimens sont une propriété commune.

Mackenzie accompagna ces Indiens à leurs huttes qui étaient grandes, et construites en bois flotté sur le penchant du rivage; la terre était creusée dans l'intérieur de manière à ce que le



sol fût de niveau. Des poteaux de grandeur inégale portaient des poissons fendus qui séchaient ; il y avait plusieurs feux allumés auprès pour que l'opération se fit plus vite ; d'autres poissons étaient suspendus dehors les huttes à d'autres palissades ; ces sauvages recueillent avec soin le frai de poisson et le font également sécher. Ils vendirent avec plaisir tout le poisson qu'on put emporter, il fut payé en grains de verroterie ; marchandise qu'ils recherchent le plus.

Cette tribu est très-nombreuse, elle vit presque toujours en mésintelligence avec les Eskimaux, ce peuple profitant de toutes les occasions pour attaquer ceux qui ne sont pas en état de se défendre. Peu de temps auparavant, les Eskimaux avaient juré amitié à ces Indiens, et néanmoins, en ayant surpris quelques-uns, ils les massacrèrent. Les Indiens jurèrent alors de ne plus se fier à la parole des Eskimaux, et de rassembler toutes leurs forces afin de venger la mort de leurs frères.

Ces Indiens donnèrent à Mackenzie quelques renseignemens vagues sur le pays voisin. Ils parlèrent d'un lac à l'est où les Eskimaux se trouvaient en ce moment pour pêcher la baleine. A l'est et à l'ouest du point où ils l'avaient vu, l'eau dégele, mais la glace le recouvre bientôt. Les Eskimaux leur avaient raconté que dix hivers auparavant, ils avaient aperçu à l'ouest un grand canot

rempli d'hommes blancs qui leur avaient donné du fer en échange de cuir.

Tous les Indiens que l'on rencontrait montraient beaucoup de frayeur. La plupart s'enfuyaient et surtout cachaient leurs femmes. Leurs craintes n'étaient pas vaines, car les compagnons indiens de Mackenzie étaient toujours prêts à s'emparer de ce que possédaient ceux que l'on rencontrait, et ne leur offraient rien en dédommagement. Le 27 Mackenzie fut obligé d'interposer son autorité pour empêcher les siens d'emmener une femme qui était dans un campement où l'on s'arrêta. « Certes, dit-il, j'eus besoin en cette occasion de joindre à l'autorité beaucoup de vigilance. »

Parmi les Indiens de ce lieu, il y en avait plusieurs que l'on avait déjà vus en descendant le fleuve. On en aperçut aussi qui ne s'y trouvaient pas alors, et entre autres un Indien Côte-de-Chien, qui avait quitté son pays à la suite d'une querelle. Il raconta qu'au-delà des montagnes du sud-ouest, il y a une rivière qui porte ses eaux dans le lac des hommes blancs ou Belhoullai-Tou, et qu'elle est bien plus considérable que celle dans laquelle Mackenzie naviguait. Les hommes qui vivent sur ses bords, sont grands et méchants, et d'un regard tuent les autres. Ils ont de très-grands canots. Ceux qui demeurent à l'embouchure de la



rivière, chassent une espèce de castor dont la fourrure est presque rouge, et sont fréquemment visités par des gens qui arrivent dans de grands canots. On ne peut pas aller par eau du pays des Indiens-Lièvres aux bords de cette rivière; pour y parvenir, il faut traverser des montagnes. Ces récits incohérens ont pourtant un fond de vérité, et prouvent qu'il existe des communications entre les sauvages des différentes parties du continent.

D'autres Indiens que l'on rencontra le lendemain, et qui n'avaient pas plus de pelleteries que la première fois que l'on avait passé chez eux, dirent qu'ils n'étaient pas allés au-delà de ces montagnes dont il avait été question la veille, et qu'ils ne connaissaient la rivière que d'après le rapport de leurs amis; mais on leur avait assuré que cette rivière coulait au sud. Ils ajoutèrent que l'on trouverait à peu de distance, des habitans des montagnes qui étaient descendus sur les bords du fleuve pour pêcher, et que sans doute ils connaissaient bien l'autre grande rivière.

« Je fis présent de quelques grains de verroterie à l'un de ces Indiens, ajouta Mackenzie, pour l'engager à esquisser sur le sable une image du pays voisin. Aussitôt il se mit à tracer cette singulière carte; sans chercher à marquer exactement le cours des deux rivières, il plaça une très-

longue pointe de terre entre elles, et il les représenta toutes deux se jetant dans le grand lac, à l'extrémité duquel on voyait, suivant ce qu'il avait appris des Indiens d'une autre nation, une forteresse des hommes blancs. J'imaginai que ce devait être celle d'Ounalachka, que par conséquent la rivière de l'ouest devait être celle de Cook, et qu'enfin le grand lac ou plutôt la mer où nous avions vu l'île de la Baleine, communiquait avec le détroit de Norton.

« J'offris à ce sauvage de le récompenser généreusement s'il voulait traverser avec moi les montagnes, et me conduire au bord de la grande rivière. Il le refusa, en disant que les Indiens dont il m'avait déjà parlé, et qui pêchaient dans le voisinage étaient beaucoup plus en état que lui d'exécuter cette entreprise. »

On atterrit dans la matinée près des cabanes des Indiens-Montagnards; Mackenzie, qui voulait se concilier leur bienveillance, afin qu'ils répondissent sans aucune réserve à ses questions, faillit à échouer dans son projet, parce qu'ils avaient saisi le canot de ses chasseurs et l'avaient brisé en le halant de force sur la plage. Du reste ces sauvages ne lui apprirent que ce qu'il savait déjà sur la rivière coulant à l'ouest, et racontèrent des fables encore plus ridicules sur les habitans de ses bords. Mais Mackenzie soupçonna que ces sau-



vages connaissaient beaucoup mieux le pays qu'ils ne disaient, ou bien que son interprète, qui était déjà las de voyager, lui cachait une partie de leurs réponses, de peur qu'elles ne lui fissent venir l'idée d'entreprendre une nouvelle excursion.

Le 24 août on rencontra dans le lac de l'Esclave, M. Le Roux, duquel on s'était séparé quelques mois auparavant. Enfin, le samedi 12 septembre, Mackenzie fut de retour au fort Chi-piouyan, après un voyage qui avait duré cent deux jours.

Le résultat de cette excursion fit connaître que la mer bornait l'Amérique au nord, à une latitude qui ne différait pas beaucoup de celle que Hearne avait trouvée dans son expédition, dans la même direction. La présence d'un cétacé qui nageait dans la masse d'eau vue par Mackenzie, prouvait assez que ce ne pouvait être que la mer sur les bords de laquelle il était parvenu. Cependant des écrivains qui ne s'occupent que de critiquer amèrement les idées qui ne cadrent pas avec celles qu'ils ont adoptées, soutinrent avec aigreur que Mackenzie n'avait pas vu les rives de la mer Glaciale. Ils dirent qu'il aurait dû tremper son doigt dans l'eau pour goûter si elle était salée, et rapporter cette circonstance qui seule pouvait être décisive. Ils le taxèrent même d'avoir manqué au public, en ne lui communiquant pas ce résultat,

si vraiment il avait fait l'épreuve. L'assertion du critique devient ridicule à force de malveillance. Il a donc oublié que Mackenzie et ses compagnons furent obligés de changer leur bagage de place, à cause du mouvement de l'eau qui les avait gagnés, et qu'ensuite elle s'était retirée. Cette marée ne s'élevait, il est vrai, que de dix-huit pouces, mais n'est-ce pas la hauteur commune à laquelle elle monte dans les grands golfes ou mers méditerranées.